

Ivan Berquiez

Un pieu à soi
Virginia Woolf regarde Buffy

> la variation <
- 2026 -

À Marie-Agnès

Le vingt-huit mars 1941, elle laisse une lettre.

Pourquoi ce jour-là ? On ne sait pas, on ne sait jamais. On sait seulement que c'est la dernière, et qu'elle l'a écrite dans son atelier, son bureau, son lieu à elle.

Ce matin-là, elle sort dans le jardin, riche déjà des promesses du printemps. Elle ne le regarde pas ; ou à peine ; ou peut-être une dernière fois.

Elle enfle son manteau, met son chapeau, saisit sa canne.

En silence, elle ouvre le portail.

Elle tourne à droite.

Elle marche à travers le village, les champs inondables, quelques centaines de mètres seulement — les derniers.

Sur la route, sur la rive, ou ailleurs, elle cherche des pierres : c'est à cela qu'elle occupe son esprit. Quand elle les trouve, elle les place à l'intérieur des poches de son manteau.

Elle s'approche de la rivière, l'Ouse.

Tranquille ou bouillonnante.

Obscure ou claire.

Profonde, profonde, profonde.

/ Un pieu à soi /

« Mon chéri,

J'ai la certitude que je deviens folle à nouveau. Je sens que nous ne pourrons pas traverser une autre de ces terribles périodes. Et je ne saurai me rétablir cette fois. Je commence à entendre des voix, et ne peux pas me concentrer. Alors, je fais ce qui semble la meilleure chose à faire. Tu m'as donné le plus grand bonheur possible. Tu as été en tous points tout ce que l'on peut attendre de quelqu'un. Je ne pense pas que deux personnes auraient pu être plus heureuses jusqu'à l'arrivée de cette terrible maladie. Je ne peux pas lutter plus longtemps. Je sais que je gâche ta vie, que sans moi tu pourrais travailler. Et tu le pourras, je le sais. Tu vois, je ne peux même pas écrire cela correctement. Je ne peux pas lire. Ce que je veux dire, c'est que je te dois tout le bonheur de ma vie. Tu as été extrêmement patient avec moi et incroyablement bon. Je veux dire cela — tout le monde le sait. Si quelqu'un avait pu me sauver, cela aurait été toi. Tout m'a quitté, hormis la certitude de ta bonté. Je ne peux pas continuer plus longtemps à gâcher ta vie.

Je ne pense pas que deux personnes auraient pu être plus heureuses que nous l'avons été. »

*

Sauf que c'est trop triste.

À chaque fois, j'en ai les larmes aux yeux.

C'est d'abord cette image, trop triste : les pierres. Et puis cette idée, impensable : que le plus grand esprit de son époque s'occupe ce jour-là non pas à extraire le mot juste, à élaborer des réflexions d'avant-garde, ni encore à aimer, mais à chercher des pierres. Qu'il se soit à ce point convaincu de son incurabilité qu'il en vient à décider qu'il est probablement plus sage — *« ce qui semble la meilleure chose à faire »* — de lester les poches de son manteau. Il s'est si bien appliqué à croire qu'il ne pourrait jamais remonter à la surface qu'aujourd'hui il s'en assure. C'est cette image, cette prophétie autoréalisatrice, des poches pleines de pierres — c'est trop triste.

Or, tout le monde le sait : il faut beaucoup de tristesse pour pratiquer la magie. La magie a pour moteur principal l'émotion. Elle est la force tapie dans nos douleurs, la solution dont tout le monde peut se saisir, et qui s'offre sans pudeur à nos chagrins, nos frustrations et nos peurs. Elle ne répond guère aux idéaux de rigueur mathématique, elle n'est pas rationnelle ni logique ; elle n'a pas à se justifier ; elle est juste comme ça. Elle ne demande rien en échange, si ce n'est un bon carburant — une bonne tristesse. Alors, en dépit de toutes les autres règles, elle opère.

Ainsi, un matin, je façonne une boîte d'ébène. J'en frotte le bois avec du sable, qui mieux que quiconque connaît le temps. Je l'embaume de cendres, qui mieux que quiconque détiennent la destruction, je le macère dans l'eau de pluie,

/ Un pieu à soi /

qui mieux que quiconque a appris à renaître, et je l'irrigue de vent marin, qui mieux que quiconque sait voyager.

Ensuite, je peux remplir la boîte. J'ai le droit de n'envoyer qu'une seule chose, je dois faire un choix, le choix est vite fait. Je glisse l'objet dans le réceptacle. Je n'ajoute aucun mot, aucune parole : pour une fois ne rien écrire, faire confiance, laisser l'acte jouer de son seul charme. Je regarde mon offre nue et à travers l'air chargé lui murmure : tu vas devoir te débrouiller toute seule — mais de ça, elle a l'habitude.

Enfin, je prends trois trains. Je marche à travers la campagne jusqu'au bord de la rivière. Je croise des couples et des chiens, j'attends qu'il n'y ait personne. Je m'agenouille. C'est ici que la tristesse est la plus forte, la plus fraîche encore, malgré toutes ces années elle demeure facile à déceler derrière chaque lambeau d'air, chaque frémissement d'herbe, chaque mèche d'eau. Je la recueille précieusement, je l'applique tout contre le bois d'ébène, et je récite mon poème devenu formule magique.

Et puis, je porte mes lèvres sur la boîte close. Là, sous mon baiser, je la sens se dissiper, disparaître, et remonter le temps.

*

Alors qu'elle n'a plus que quelques mètres à parcourir sur le flanc glissant de la rive boueuse, son œil qui pense avoir tout vu